LA FOI EVANGELIQUE DANS LE MONDE CONTEMPORAIN

Selon une formule bien connue, le monde moderne est plein d'idées chrétiennes devenues folles.

En faisant l'inventaire des comportements des protestants et de leurs institutions, il ne paraît pas excessif de penser également que le protestantisme du 20e· siècle est plein d'idées de la Réforme devenues folles : déformées, gauchies, dévoyées. . . Qui lit Calvin, pour se limiter à lui et ne pas évoquer ses prédécesseurs, Bernard de Clairvaux, Thomas d'Aquin, Anselme ou même Augustin ? On lit davantage Luther, on se réclame même de lui, surtout pour lui emprunter des idées compatibles avec la philosophie post-kantienne ou les sciences humaines. Peu de protestants, aujourd'hui, suivraient Luther dans ce qui l'oppose à Erasme : son argumentation sur la grâce, sa doctrine du serf-arbitre, et celle de la prédestination.

Pour pousser le trait de façon dangereuse, en raison d'une trop grande généralisation, il semble que cette anomie du protetantisme puisse être attribuée au fait qu'il est devenu semi-pélagien sous l'influence des Lumières et du libéralisme théologique. Nos ancêtres spirituels étaient, en effet, luthériens ou calvinistes, des augustiniens férus et fiers de l'être, en ce qui concerne la Trinité, la christologie, le péché et la grâce.[1]

Comment ne pas avoir l'impression que des *sola* de la Réforme—*fide, gratia, scriptura*—et du s*oli Deo gloria*, il ne reste plus grand chose : la critique biblique et l'humanisme ont gommé les deux derniers, tandis que les deux premiers ont changé de sens sur beaucoup de lèvres, suite à une notion non-biblique de la grâce et de la foi.

Cette appréciation serait-elle exagérée ? Non, si l'on veut bien reconnaître que l'universalisme du salut, une évidence pour la mentalité protestante actuelle, a conduit à réinterpréter le sens de la croix dans une perspective pélagienne, tandis que la foi, devenue une conviction subjective imprégnée de doute, est « une foi douteuse » kantienne ou witgensteinienne, dissociée d'une vérité doctrinale lui servant de fondement. En raison du pluralisme ambiant, toutes les affirmations sont devenues *bona fide*, même celles qui, apparemment, sont les plus opposées à l'enseignement apostolique. C'est ainsi que le communiqué de l'Assemblée Générale de la Fédération Protestante de France, réunie le 14 et le 15 janvier 1995 à Paris, indique, à propos de « l'affaire Gaillot » que : « l'enracinement dans une foi commune n'exclut ni les divergences ni les oppositions . . . »[2]

Si le protestantisme se réduit numériquement, c'est parce qu'il n'entend plus de prédications à la manière des Whitefield, Monod ou Spurgeon, dans lesquelles lui serait indiqué comment on passe de la mort à la vie par une conversion authentique,

---

[1] Pélagianisme : doctrine opposée à la théologie d'Augustin (et de saint Paul !) sur le péché et la grâce : la volonté libre de l'homme lui permet de refuser ou d'accepter la grâce de Dieu.

[2] Le *BIP*, No 1360. Cf. Élie Maréchal, *L'affaire Gaillot: Documents 1983-1995*, Fayard, 1995.

comment on vit en appliquant une éthique conforme à l'Évangile. Les institutions protestantes sont prolixes en rapports, déclarations, et textes en tous genres. . . pourtant les synodes vraiment utiles ou édifiants sont plus que rares !

Les « évangéliques » offrent-ils un spectacle plus réconfortant ? Il est permis de se demander si, malgré leurs bonnes intentions, ils ne suivent pas une route comparable et glissante avec, sans doute, quelque retard. Ils ont souhaité maintenir, au travers des réveils spirituels des siècles précédents, l'héritage de la Réforme avec ses *sola* ; mais ne subissent-ils pas aussi la pression énorme, en matière doctrinale et éthique, du relativisme moderne ? N'ont-ils pas un talon d'Achille ou même deux : l'arminianisme qui nie la souveraineté de la grâce divine et l'herméneutique litéraliste qui émiette le conseil éternel de Dieu ? Le subjectivisme et l'individualisme, qui tendent à réduire l'Evangile à une foi personnelle en écartant la notion d'une vérité objective, ne constituent-ils pas pour eux un vrai danger ? Francis Schaeffer et, plus récemment, David Wells, dans son livre *Pas de place pour la vérité ; qu'est devenue la théologie évangélique ?*, ont déjà lancé des avertissements sérieux à ce sujet.[3]

Comment la foi « évangélique » peut-elle garder un bon cap ? Nous allons essayer de répondre à cette question, après avoir présenté de façon schématique les principales caractéristiques de notre temps.

l LE MONDE OÙ NOUS VIVONS

L'Évangile est contesté à chaque époque. Déjà, à l'époque des apôtres, il était un scandale et une folie pour ses auditeurs, juifs et grecs. Plus près de nous, les miracles ont fait l'objet de grands débats (voir Hume). Au siècle dernier, la notion de création a été la cible du darwinisme. En notre siècle sans « âme », la morale chrétienne est bien malmenée ; après «le paradis de la pilule» de John Updike, nous sommes entrés dans le purgatoire du préservatif.

Il y a quelque vingt ans, la foi chrétienne faisait l'objet d'un black-out, étant jugé déplacée dans les discussions intellectuelles sur les problèmes de société. Aujourd'hui, dans le désarroi dû à la « perte des repères », elle n'est pas plus incongrue qu'autre chose, et on assiste à un revirement timide.

Voici quatre aspects principaux de la culture occidentale.

1. Le retour du religieux

La poussée de l'islam, la montée des intégrismes de toutes sortes, le Nouvel Age à la Shirley Maclaine, la persistance du christianisme à l'Est en plein effondrement du totalitarisme—même s'il est exagéré de parler de « la revanche de

---

[3] Voir F. Schaeffer, *The Great Evangelical Disaster* (Westchester : Crossway, 1 984), D.F. Wells, *No Place for the Truth* (Grand Rapids : Eerdmans, 1 993) et *God in the Wasteland* (Grand Rapids : Eerdmans. 1 994), M. Noll, *The Scandai of the Evangelical Mind* (Grand Rapids, Eerdmans, 1994).

Dieu »—sont autant de faits symptomatiques d'un dépoussiérage du religieux. Pourtant, cette évolution ne semble pas profiter à la foi chrétienne traditionnelle. Le retour du religieux n'est ni un retour à l'Église, ni une réhabilitation des dogmes.

Il n'y a pas longtemps, dans une conversation avec un ami radical de gauche, je l'ai entendu dire : « Ce qu'il nous faut, c'est un renouveau spirituel de l'humanité, mais ceci ne peut pas être un retour au christianisme ». Bien des personnes en recherche partagent cette opinion. Le christianisme leur semble une voie sans issue pour des raisons plus ou moins confuses, dont certaines sont « des idées reçues ». Le christianisme est la religion des conquistadors et des inquisiteurs, et il est par trop associé à la débâcle colonialiste et à la misère du tiers-monde. Il est la religion de l'anti-plaisir, de l'anti-féminisrne, des dégâts écologiques, du dogme imposé et du non-épanouissement personnel, des guerres de religion, et du développement capitaliste agressif. . . en bref, du passé et non de l'avenir.

Ces idées, si elles ont perdu quelque peu de leur virulence, flottent toujours dans l'air du temps.

2. L'uni-mondisme universaliste

L'Évangile demeure cependant une des bêtes noires de nos contemporains, surtout s'il formule la prétention à l'exclusivisme. Oser affirmer qu'un seul chemin mène à un seul vrai Dieu, et que ce chemin est un homme, ayant vécu dans un lointain historique avant d'être crucifié, relève de l'inacceptable. C'est dénier aux autres religions la possibilité de conduire à Dieu, et aux hommes de bonne volonté de se faire reconnaître de Dieu, si du moins il existe. Pour la plupart de nos contemporains, chaque religion contient une étincelle de vérité et une part d'erreur, chaque personne est le siège d'une part de « Dieu ». Par ailleurs, chacun sait que bien des non-croyants font plus pour les malheureux que les croyants. L'important pour chacun est de trouver sa voie et l'harmonie intérieure. Le moyen importe peu, dès lors que la vie ici-bas est meilleure, et que demeure l'espoir qu'il en sera de même après le passage dans « le grand bleu ». Si la foi chrétienne aide certains, tant mieux pour eux ; d'autres convictions, jugées aussi respectables, conviendront mieux aux autres.

Prétendre être la seule foi véritable, c'est faire preuve d'impérialisme et favoriser les exclusions sur la terre et dans le ciel : c'est être fondamentalement intolérant et opposé à l’uni-mondisme de notre culture. Le Dieu qui correspond à cette foi n'est pas universel, mais sectaire.

3. L'idole de la tolérance

Nombreux sont les chrétiens qui butent sur cette difficulté. Comment être tolérant si l'on croit que le christianisme est une religion unique en son genre, qui permet de connaître le seul vrai Dieu en Jésus-Christ ? C'est pourquoi, bien trop souvent, des chrétiens renoncent à reconnaître et à formuler le caractère unique de leur foi, et admettent, implicitement, que toutes les religions conduisent, en définitive, au même Dieu. Qui plus est, « nous irons tous au paradis, les méchants et

les bons », l'amour de ce Dieu nous recouvrant tous, comme un parapluie. L'évangélisation apparaît, en conséquence, comme une entreprise inopportune, indiscrète. Cette conception est très répandue aussi bien dans le catholicisme romain que dans le protestantisme contemporains. Militer pour les droits de l'homme, par contre, est louable.

A la manière d'un rouleau compresseur, notre société aplatit et banalise tout, aussi bien dans le domaine des croyances que dans celui des comportements. C'est ainsi que le bien et le mal ne se distinguent plus clairement 1'un de l'autre tant leur sens est devenu incertain. Le possible, l'agréable, en un mot les préférences personnelles même bizarres, sont valorisés. Tout est en mouvement permanent et les incohérences ne font pas vraiment peur. . . Le rôle des coupables et des innocents sont reversibles.

Le dogme de la tolérance, qui oblige à considérer toutes les « valeurs » comme égales, ne supporte cependant pas l'affirmation d'une vérité exclusive. . . même si elle est tolérante, au vrai sens du terme. De plus, l'universalisme dans le domaine du salut semble avoir pour corrélat inévitable un relativisme éthique : tous les comportements se valent au gré des circonstances. Ce christianisme-filtre du « consensus mou » social ne met-il pas en danger la santé spirituelle du peuple de Dieu et son témoignage, s'il s'en préoccupe encore ?

4. L'individualisme moderne

« La religion des jeunes »—qui n'est d'ailleurs pas unique ment celle des jeunes—décrite par un sociologue comme Yves Lambert, correspond à une « individualisation des croyances » : « chacun se débrouille avec sa spiritualité », on observe « une religiosité un peu diffuse » ; « toutes les croyances parallèles augmentent ». On « mixe » les croyances chrétiennes avec l'astrologie ou la télépathie ; le refrain est « plus tu crois, plus tu seras heureux, tout de suite ». Les valeurs fortes des jeunes sont « la liberté, l'amour, l'amitié, l'emploi garanti, les droits de l'homme » ; elles sont « plus universelles et plus concrètes que les idéologies ou les doctrines religieuses. » Il s'y ajoute, la relance économique promise ne se décidant pas, la sécurité et le souci de l'avenir. Les résultats de l'enquête organisée, en 1994, par le gouvernement Balladur auprès de la jeunesse sont éloquents.

Néanmoins, sous un vernis de tolérance tous azimuts, se cachent bien souvent des attitudes d'intolérance instinctive et irréfléchies, dont la seule justification est un sentiment vague, inexplicable d'atteinte au « moi ». L'expression « c'est injuste » est abusivement utilisée et son sens s'en trouve amoindri.

Comment s'étonner que, dans un climat de « tolérance », égo-centré—dont le sens profond est « ne m'ennuyez pas »—l'Evangile et son grand commandement « aimer le Seigneur avec tout son cœur. . . et son prochain comme soi-même », l'autre ne soit pas bafoué mentalement, verbalement et parfois physiquement ? Est sans intérêt toute option différente, et inacceptable, parce que dérangeante, celle qui s'accompagne d'une justification.

2 LE MESSAGE DE L'ÉVANGILE DANS LA SITUATION ACTUELLE

Vivre l'Évangile est-il difficile ? Assurément. Il en a d'ailleurs toujours été ainsi, même dans les périodes où, à la différence de la nôtre, l'Evangile biblique et les idées à la mode allaient relativement dans le même sens.

1. Deux façons de se compromettre

Certains chrétiens semblent avoir trouvé, aujourd'hui, la solution et expliquent : « Acceptons le nouveau climat et montrons comment l'Évangile peut s'y adapter ». La foi est une attitude positive, elle valorise ; telle est ma vérité, elle me sauve de l'inutilité et elle accroît pour moi la saveur de la vie présente. Cette conception de la vie chrétienne s'accommode implicitement d'une séparation entre le sacré et le profane, c'est-à-dire elle divise en deux la réalité de la création de Dieu. Il peut en être ainsi de deux façons, au moins.

i) Pour beaucoup de chrétiens « évangéliques », ce qui est positif concerne le seul domaine spirituel ; les réalités invisibles—c'est-à-dire ma foi, ma communauté, ma piété, mon progrès spirituel, mon évangélisation, ma prière et mes études bibliques—pointent leur nez dans un monde mauvais, où sévissent l'incroyance et tout ce qui n'est pas spirituel : le travail ou les études, la politique et la famille. . . C'est ainsi que la foi se trouve privatisée et l'Evangile limité au domaine « spirituel ». Tout ce qui est extérieur à la foi, d'une façon ou d'une autre, est objet de soupçon. Un espace intime et calfeutré existerait, antichambre du Royaume, dont l'attrait est réel parce qu'il permet de développer le côté affectif de la foi et de satisfaire notre tendance à l'émotivité et notre soif d'expérience. L'Évangile biblique peut-il faire l'objet d'une telle dévaluation ?

ii) L'autre façon de diviser la réalité en deux—que l'on observe souvent dans le modernisme protestant—consiste à dire que le monde est neutre et que les êtres humains sont capables de faire progresser l'humanité vers plus d'égalité et plus de fraternité par un partage libre des ressources planétaires.

Cette conception, qui est indifférente à l'enseignement biblique sur la nature et les capacités humaines, conduit à réduire la portée du message de la Bible et à le limiter à la piété d'une spiritualité individuelle. Il n'y aurait pas de « vérités » à appliquer au quotidien, la Bible ne nous indiquerait que la possibilité d'une relation avec Dieu, d'une conduite spirituelle nous permettant le même genre d'expérience de Dieu qu'aux temps bibliques.

Ainsi, la différence entre le chrétien et celui qui ne l'est pas relèverait seulement de l'attitude intérieure. Pour le reste, le chrétien peut adopter les mêmes attitudes que les autres, avec pour résultat un évangile social enraciné dans les

analyses contemporaines, et voisinant avec certaines croyances ou expériences spirituelles. Ce comportement ne s'enracine pas vraiment dans un terreau biblique.

On le voit, « évangéliques » et « modernistes » se rapprochent dans leur attitude *épistémologique*, tout en ayant une vision différente du contenu de ce qu'il faut croire. La différence entre eux réside dans le fait que les modernistes étendent leur attitude moderniste, laïque et sécularisante au contenu de la Bible, alors que les « évangéliques » laissent le monde actuel intact, puisque c'est le royaume du diable, tout en acceptant, implicitement et inconsciemment, beaucoup de ses attitudes. Ces deux positions ont un point commun : un manque de vraie doctrine de la création, une impossibilité d'articuler le rapport entre la création, la rédemption et le Royaume de Dieu, ce que la théologie protestante classique a essayé de faire dans son enseignement sur la nature « fédérale » des alliances divines.

Séparer le sacré et le profane n'est pas bibliquement fondé. La Bible ne connaît, en effet, qu'une seule réalité, qui a deux aspects : le visible et l'invisible. Tout appartient à Dieu qui le conserve par sa grâce. La Bible présente une continuité dans l'histoire du salut et dans la suite des alliances entre Dieu et l'homme, de la création à la nouvelle création. Ainsi l'histoire en général et chacune de nos vies en particulier sont orientées vers la grande restauration que seront la résurrection des morts, la nouvelle création et la vie éternelle.[4] Dans le temps présent, le chrétien est appelé à servir Dieu, donc à « évangéliser », dans tous ses actes. La vie chrétienne est un *modus vivendi*, un « témoignage », par lequel la vérité de Dieu doit être au cœur de toutes les situations.

La vérité biblique n'est pas seulement intime, subjective ; elle est également objective et concerne Dieu, le monde, l'histoire et toutes les relations humaines. Elle permet, certes, de belles expériences, mais elle fait davantage en atteignant et en changeant notre intelligence et notre façon d'être aussi bien que nos sentiments (Rm 12: 1,2). Jésus est le Créateur et le Seigneur du monde, à qui tout appartient, le passé, le présent et l'avenir ; il nous envoie avec cette bonne nouvelle.

2. Une vision du monde

Ceci nous aide à remettre à leur juste place nos attentes en ce qui concerne la foi chrétienne et la vie quotidienne. Il convient, à la fois, de reconnaître sans hostilité, ni crispation, les valeurs de notre société et de maintenir à leur égard une distance critique nécessaire, étant donné leur fondement humaniste. Ces aspirations sont parfois des expressions imparfaites de l'enseignement de l'Évangile sur la dignité de l'homme, créature à l'image de Dieu, mais s'inscrivent en opposition avec l'Evangile, en se mettant au service de mammon et de ses objectifs.

Le chrétien est donc appelé à développer une vision du monde et à adopter une façon de vivre qui se distinguent de la manière « autonome », c'est-à-dire de celle qui

---

[4] Voir à ce sujet R.A. Wells, *La Trace de Dieu dans l'Histoire des Hommes* (Québec : La Clairière, 1994).

met l'homme au volant à la place de Dieu. Le service de la vérité en tous lieux est son but et ainsi, par la grâce de Dieu, la vie chrétienne se transforme en témoignage à l'Esprit qui l'anime.

3. Des présupposés bibliques

Une vision chrétienne du monde ne peut être vraiment cohérente que si elle est soutenue par des présupposés qui sont conformes à l'enseignement de !'Ecriture.

Toute théologie est tributaire de la méthode qui a été adoptée pour interpréter la Bible. De même, les différentes méthodes d'interprétation sont liées à la conception que l'on a de la normativité du texte biblique, de son statut.

D'où vient notre conviction en ce qui concerne le statut de la Bible ? Elle est liée aux fondements de notre foi. Ces « présupposés » sont le fruit, non pas de démonstrations logiques, mais de nos certitudes profondes concernant notre identité, d'où nous venons et quel est le but de la vie.

Notre présupposé fondamental concerne le Dieu trinitaire lui-même. Nous sommes persuadés que lui seul existe d'éternité en éternité. Bien que la grandeur de Dieu soit visible dans la création, aucun humain n'est capable, à cause de sa finitude et de son péché, de définir Dieu ou de le décrire justement et, encore moins, de communier avec lui. Aussi faut-il que Dieu communique lui-même pour que nous le connaissions.

Dieu s'est manifesté aux hommes dans ses actes et dans ses paroles, dans la révélation contenue dans la Bible et en Jésus-Christ, qui est sa Parole vivante. Si Dieu dépasse notre compréhension, nous pouvons cependant le connaître véritablement et suffisamment en Jésus-Christ et, par sa parole, la Bible, en vue de notre salut.

4. Une foi doctrinale

La foi « évangélique » n'a pas à avoir honte de son caractère doctrinal. C'est là une de ses spécificités dans le contexte actuel de croyances non doctrinales.

Dieu nous a donné l'Écriture afin de nous instruire et de nous permettre de vivre (2 Tm 3 : 16). La mission de la théologie « évangélique » est de faire ressortir les doctrines qui sous-tendent notre foi—exprimées dans le Symbole des Apôtres de l'Eglise primitive et les Confessions de foi—et que Dieu a dévoilées progressivement dans l'histoire du salut et dans la personne et l'œuvre de Jésus Christ.

Mais où sont les grandes théologies systématiques en langue française ? Les Néerlandais ont eu Bavinck, les Américains Hodge, Dabney, Warfield et Berkhof, les Anglais Litton ou Murray, les Allemands Barth, Brunner et Weber, néo-modernistes il est vrai. Mais en France, depuis Calvin, personne à part Jalaguier ! Serait-ce parce que, secrètement, nous préférons *La Profession de foi du vicaire savoyard* (de J.J. Rousseau) que Calvin et *La Confession de la Rochelle* ? Quant aux textes de Dordrecht (les « Canons »), quelle horreur ! On les ignore à tel point que des

intellectuels chrétiens d tels que Pierre Chaunu ou André Dumas, commettent des erreurs à propos de leur enseignement. L'Église n'a-t-elle pas les théologiens qu'elle mérite ?

Au moment où les scientifiques parlent de cybernétique, de systématique et de systèmes, pourquoi craindre de présenter le christianisme comme un système ? La foi biblique a des réponses pour les questions posées de façon satisfaisante sur le plan intellectuel, émotionnel et éthique. La foi évangélique est attachée aux grands faits chrétiens et se préoccupe d'articuler les relations de complémentarité qui existent entre eux.

i) La souveraineté du Dieu trinitaire, dont les personnes, Père, Fils et Saint-Esprit subsistent en une unité et une égalité éternelles. Dieu est personnel et son plan pour l'humanité exprime son amour. Dieu est intelligent et connaît toutes choses, passées, présentes et à venir:

— Dieu, le seul vrai Dieu, est l'architecte de l 'univers et celui qui soutient toutes choses par sa puissance ;

— le peuple de Dieu, les enfants que Jésus-Christ a rachetés, sont élus en lui dès avant la fondation du monde. Leur salut est une certitude inscrite dans le plan de Dieu et fondée dans l'œuvre de Christ, sa mort et sa résurrection.

Ces enseignements bibliques répondent aux interrogations de l'homme moderne sur la nature de Dieu et sur celle de la religion. Ils manifestent la vraie universalité de la foi chrétienne ; celle-ci confesse un Dieu qui est le Dieu de tous les êtres, un Dieu qui veille sur sa création, car il a un projet pour elle et pour toutes ses créatures.

ii) Dieu a créé l'homme et la femme à son image, c'est-à-dire comme des personnes intelligentes, douées de discernement moral et de responsabilité ;

— le mal a été introduit dans le monde par la rébellion de l'homme contre son créateur. Il est d'ordre éthique et a été vaincu par l'obéissance de Jésus-Christ, le Sauveur. Il sera totalement aboli dans la nouvelle création à venir.

Le message biblique souligne l'unité de la race humaine, la nature de nos capacités en tant que créatures et le caractère unique de l'univers et de sa finalité.

iii) Jésus-Christ, Fils éternel de Dieu et Fil de l'homme, né sans père humain de la vierge Marie, est mort en sacrifice à la place des pécheurs qui sont sauvés par sa perfection et son sang versé pour eux. Christ ne rend pas seulement le salut possible ; il sauve les pécheurs qui sont ses enfants. Tous ceux pour qui Christ est mort se convertiront et seront sauvés.

Dieu répond, dans l'Évangile, au besoin le plus fondamental de l'être humain : être aimé et accepté.

iv) Ceux qui se repentent et croient en l'Évangile sont justifiés par la foi en dehors de toute œuvre humaine, même s'ils restent pécheurs tout au long de leur vie et ont à combattre contre leur péché. Ils peuvent tomber et commettre des erreurs graves, mais leur salut est entre les mains de Christ ;

— l'homme est incapable par lui-même de répondre à l'Évangile et d'assurer son propre salut. Pour être sauvé, il faut l'intervention de l'Esprit Saint qui vivifie ceux qui sont spirituellement morts.

La Bible répond aux aspirations individuelles de nos contemporains en leur proposant une humanité vraie et le renouvellement, la valorisation de leurs dons ainsi qu'une vocation à un service et une vie utiles.

v) Le Royaume de Dieu est annoncé dans l'Évangile. Il ne viendra définitivement qu'au moment du retour en gloire, futur et personnel, de Christ. A ce moment-là, le monde présent disparaîtra et Christ fera toutes choses nouvelles dans une création où l'injustice, le péché, les maladies et les larmes n'existeront plus.

Cet enseignement sur le Royaume est capital. Dans le monde présent, nous sommes appelés à avoir la même patience que Dieu et à retenir notre jugement. Le chrétien sait que la venue du Royaume n'est pas naturelle, mais sera un acte de Dieu. Nous sommes appelés à la tolérance à cause de la nature de notre espérance.

CONCLUSION : LE DÉFI A RELEVER

Si nous sommes convaincus que le Dieu de la Bible, Jésus Christ et la révélation chrétienne sont tout à fait uniques pour notre salut, que Dieu seul répond aux besoins de l'être humain et le valorise, nous aurons le courage de relever le défi de notre temps et de rendre témoignage, en paroles et en actes, à la vérité.

Autrement, ou bien nous ferons bon accueil aux idées hypothétiques de la « science », ou bien nous resterons neutres à leur égard. Dans l'un et l'autre cas, nous serons comme des spectateurs passifs, enfoncés dans leurs fauteuils consensuels, en train de regarder le grand film des derniers jours.

Qu'à Dieu ne plaise !